

sième bateau qui devait traverser de Montréal à l'île Ste. Hélène. On estime que ces dommages sont de cinq à six milles piastres.

M. Rainville a été choisi par le Comité pour intenter l'action.

La cour d'élection siégeant à Québec a décidé à l'unanimité que M. Fréchette était dûment qualifié. Le juge Stuart a renvoyé l'allégation de corruption.

Le gouvernement de Manitoba a été battu par une majorité de 15 contre 7. La cause de cette défaite est la conduite passée du premier ministre Clarke. Aussitôt après le vote, la Chambre s'est ajournée à lundi. Les ministres doivent offrir leur démission de suite.

## BIBLIOGRAPHIE

*Le Nouveau Manuel de la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, pour tous les jours de l'année; par le P. S. Franco, S. G., traduit par le chanoine Labis. 1 vol. in-18, de 560 pages, relié, 75 centimes. Tournai, Ve. H. Casterman, éditeur. A Montréal, J. B. Rolland et Fils, Libraires-Depositaires.

L'auteur a réuni en un volume un bon choix de nombreux exercices épars dans une foule de livres et formé de la sorte, pour ainsi dire, un manuel complet de dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Ce pieux trésor, extrêmement varié, renferme tout ce qui a été écrit de plus parfait sur le Sacré-Cœur.

Le livre du P. Franco contient trois parties : 1o. En faveur de ceux qui veulent rendre leurs devoirs de piété ordinaires plus méritoires en y mêlant un souvenir affectueux pour le Cœur de Jésus, l'auteur a disposé une série d'exercices entremêlés de prières et d'affections appropriées à ce but. 2o. Pour aider ceux qui désirent renouveler souvent leur consécration à Jésus-Christ, réparant les outrages qu'il reçoit, etc., il a recueilli une multitude de prières et de formule d'offrande, de réparation et de consécration, adaptées à tous les états et à tous les besoins. 3o. Enfin, il donne une suite de méditations pour tous les jours du mois de juin et pour les premiers vendredis de chaque mois.

La solidité, l'onction qui régissent dans ce manuel, et le parfum de piété qui s'en exhale, contribueront beaucoup à propager la dévotion au Sacré-Cœur.

*Marpha, Drame Sibérien et Polonais*, par M. A. de Lamothe. 2 Vol. in-12. \$1.00; franco par la poste, \$1.20. Paris: Ch. Blériot, Editeur. Montréal: J. B. Rolland et Fils, Rue St. Vincent, 12 et 14.

*Marpha* forme une suite naturelle des *Faucheurs de la Mort* et des *Martyrs de la Sibérie*.

Après avoir stigmatisé la persécution russe en Pologne, M. A. de Lamothe obéissant à ses ardentes sympathies a voulu nous montrer les exilés dans les glaces et dans les mines, il a voulu mettre à nu les souffrances atroces que leur font endurer des maîtres qui sont plus ou moins salariés, par le gouvernement russe, suivant le plus ou moins de raffinements qu'ils apportent dans la persécution continuele qui pèse sur ces malheureux héros, victimes de leur patriotisme.

*Marpha* est la touchante histoire de deux jeunes époux, catholiques et polonais, martyrs de leur foi et de leur patriotisme. Le baigne de ces sublimes et radieux forçats s'appelle Bérézat, aux confins de la Russie septentrionale. Le souvenir de la patrie absente, de la famille, des amis leur fait faire des prodiges. Ils sont tour à tour remplis d'espoir ou d'une sombre douleur, car ils sont environnés d'espions et craignent toujours de voir avorter le plan d'évasion qu'ils ont si habilement ourdi dans l'ombre. Cependant rien ne les arrête, ils ont mis leur confiance dans la Vierge de Tchestakone, ils espèrent, et l'espoir, l'amour de la liberté leur donne la hardiesse et un courage que rien ne peut arrêter, ni les géoliers, ni les glaces, ni les steppes sans fin, et il semble que plus leurs souffrances sont vives et plus aussi augmente leur courage et leur ardent désir de liberté.

Comme M. A. de Lamothe sait bien peindre ces scènes tour à tour si terribles et si douces, comme il fait bien ressentir aux lecteurs les mêmes impressions qui animent ses acteurs, les faisant passer par toutes les trances, par toutes les douleurs et par toutes les joies qu'il a si bien dépeintes dans son livre. C'est un ouvrage qui, outre le patriotisme qu'il inspire nous apprend à toujours recourir à la divine Providence et à la Ste. Vierge, cette mère si bonne pour les affligés et les éprouvés.

## LA MORT DE JULES JANIN

Une dépêche du cable annonce en ces termes la mort de Jules Janin :

Paris, 20 Juin.—M. Jules Janin est mort hier en sa résidence de Passy. Il avait acquis une corpulence si énorme qu'il était obligé de se faire lever et coucher par des domestiques. Le corps est contracté, mais le visage est resté calme. Il est mort sans souffrances.

Jules Janin a été l'un des écrivains français les plus connus, sinon les plus renommés, quoique, à vrai dire, il ait été parfaitement digne de la célébrité dont il a joui; —si l'on mesure le talent en surface; —si l'esprit est tenu pour le premier des mérites; —si la valeur de la critique réside plus dans le brin du style que dans la solidité des jugements; —si enfin l'impartialité n'est pas la première condition requise de quiconque est appelé à exercer une magistrature d'où dépend beaucoup la réputation d'autrui, et un peu le tour d'esprit de la génération à laquelle il parle.

Jules Janin exerçait, en matière dramatique, une grande influence sur ses contemporains. Il n'est point un auteur, si haut placé qu'il fût, qui, après une première re-

présentation, n'attendit avec anxiété le verdict du grand critique, —le prince des critiques, —comme il ne craignait pas de s'appeler lui-même, et son feuilleton du lundi, au *Journal des Débats*, a été pendant plus de quarante ans une espèce de trépied d'où descendaient des oracles.

Janin était l'un des écrivains les plus spirituels de son temps et l'un des critiques les plus écoutés. La collection de ses feuilletons, qu'il a refondue, revue, corrigée et publiée sous le titre de *Histoire de la littérature dramatique*, restera comme un monument instructif et précieux à tous les points de vue, sera conservée dans les bibliothèques des lettrés, et pourra toujours être consultée avec fruit par tous ceux, gens de lettres, artistes ou gens du monde, qui ont quelque goût pour le théâtre, ou qui y sont intéressés par situation. On y trouve des aperçus, et souvent des études sérieuses sur toutes les pièces, grandes et petites, représentées sur les principaux théâtres de Paris depuis 1830, aperçus et études écrits dans un langage vif, élégant, correct, plein de fantaisie et d'entraînement, ayant à lui son cachet, ses procédés, son type inimitable. Il a une place à lui dans la littérature, non pas parmi les plus hautes, mais parmi les plus en vue; mais en dehors de la critique il se confond dans la foule et n'a rien produit qui mérite d'être conservé.

Ses ouvrages sont nombreux, cependant. Son premier roman, intitulé : *L'Anc mort et la femme quilloitine*, qui date de 1829, a fait sensation dans le temps, plus probablement à cause de son titre que de la valeur réelle de l'œuvre. Il a été suivi, l'année suivante, de la *Confession*, roman politique et religieux parfaitement oublié. Inutile de rappeler tous les autres livres sortis de la même plume. Ses principaux sont : *Contes fantastiques*, *Contes nouveaux*, etc.; le *Chemin de travers*; des *Voyages*; quelques romans : *Un Cœur pour deux amours*, *la Semaine des trois Jedis*, etc.; une *Histoire de France* servant de texte explicatif aux galeries historiques de Versailles; la *Normandie*, la *Bretagne*, historique, etc.; de plus, une multitude innombrable de notices, de préfaces, de biographies, d'introductions, d'essais, etc., publiés un peu partout, dans les journaux, dans les périodiques, illustrés ou non, en tête des nouveaux livres ou des nouvelles éditions, dans les recueils, albums, keepsakes, etc. Janin s'est aussi exercé à la politique; mais il n'y a pas été heureux et, comme beaucoup de gens de lettres, aurait mieux fait de ne pas s'aventurer sur ce chemin glissant. Il a débuté par des articles au *Figaro* puis à la *Quotidienne*; il a publié ensuite, sous le titre de *Barnave*, une satire contre Philippe-Egalité et contre la famille d'Orléans, avec laquelle il s'est réconcilié plus tard, enfin il a écrit en l'honneur du *Prince royal*, (1842) un panegyrique qui lui a été sévèrement reproché. Sa politique, du reste, était sans principe et sans constance; pure affaire d'imagination, dans laquelle personne, si ce n'est des détracteurs de parti pris, n'ont jamais rien vu de bien sérieux ni de bien compromettant.

La carrière de Jules Janin a été longue et heureuse. Il a eu toute sa vie deux ambitions, l'Académie et la fortune; et toutes deux sont venues à point pour couronner la fin de sa longue carrière. Il était académicien depuis quelques années, après avoir essuyé en 1865 un premier échec où Prévost-Paradol l'avait emporté sur lui par des considérations plus politiques que littéraires; et enfin il venait d'hériter de deux millions du chef de sa femme, quand la mort est arrivée, doucement, tranquillement, sans effort; le vieux critique s'est éteint dans la béatitude, tellement envahi déjà et appesanti par l'obésité, qu'il ne vivait plus en quelque sorte que par l'esprit, et laissait à ceux qui l'entouraient le soin de son corps et le souci de sa vie matérielle.

## FAITS DIVERS

Nous lisons dans le *Métis* du 20 juin :

UN DRAME HORRIBLE.—Il s'est commis un crime affreux durant la nuit de jeudi, à Winnipeg. De bonne heure hier matin, la nouvelle se répandit que l'on avait trouvé le corps d'un nommé J. R. Brown, sur le chemin de la Prairie du Cheval Blanc, à quelque distance des étables de M. Bentley. Les autorités se rendirent sur les lieux, et identifièrent le cadavre, couvert de sang, et affreusement mutilé. Puis la police se dirigea vers les casernes où elle opéra l'arrestation de quatre individus du nom de J. Michaud, F. W. Baker, Léon Bernier et F. Mariagi.

En ce moment, l'indignation de la foule était à son comble et les prisonniers qui furent conduits à la prison, faillirent être lynchés. Il paraît que l'on a trouvé un couteau taché de sang, sur la personne de Michaud, et que Baker aurait eu la main transpercée par un instrument de ce genre. Jusqu'ici les versions sont très contradictoires : les uns affirment que Michaud s'était querellé avec Baker, lui aurait infligé une blessure à la main avec l'aime en question, et qu'il est étranger au crime; les autres pensent qu'il est coupable. Rien de positif cependant; et il faudra attendre l'enquête pour dissiper, si possible, les ténèbres qui enveloppent ce drame. Un nombre considérable de personnes sont allées voir le cadavre défunt; c'est un spectacle horrible.

On lit dans l'*Événement* :

Les ours infestent depuis quelque temps les paroisses de Beauport, de l'Ange-Gardien et de Château-Richer. Comme ils commettaient d'énormes ravages parmi les troupeaux, les cultivateurs se sont mis à leur poursuite. Le jour de la St. Jean-Baptiste, on tuait un ours à l'Ange-Gardien, et samedi matin, à 5½ heures, à Château-Richer, M. Alfred Simard, demeurant à trois quarts de lieue de l'église, en a tué un autre d'un seul coup de fusil, à 2½ arpents de chez lui. L'animal est énorme, et a été exposé toute la journée chez M. Fecteau, chapelier, coin des rues du Palais et St. Jean. Ce joli spécimen de la race des ours pèse 310 livres.

M. de Bismark aurait, au rapport de la *Gazette de Trèves* qui prétend en être sûre, exposé au gouvernement grand-ducal ses griefs et formulé la demande que le séjour du territoire luxembourgeois fût interdit aux jésuites expulsés du territoire prussien.

Le ministre d'État du Luxembourg aurait répondu à ces ré-

clamations que, après une enquête sérieuse, il s'est assuré que les jésuites réfugiés ne s'occupent pas d'entretenir dans le grand duché des agitations hostiles à la législation prussienne, et, qu'en conséquence, le gouvernement grand-ducal ne se croit pas autorisé à donner suite aux réclamations de la Prusse.

TRISTE ACCIDENT A MONTREAL.—Samedi matin, raconte le *Witness*, trois individus, Roland Arthur, finisseur en cuivre, demeurant au no. 71, rue Forfar, Pointe St. Charles, Walter Cross finisseur en cuivre, demeurant au coin des rues Etna et Forfar, et un jeune homme du nom de Waddington, employé dans le bureau des auditeurs du Grand-Tronc, prirent une petite embarcation à voiles pour faire une excursion de pêche à l'île des Sœurs.

Tout alla bien jusqu'à ce que les excursionnistes furent arrivés à environ cent verges de l'île. Waddington qui était sur une sorte de demi pont à l'avant, demanda à Cross qui ramait, de changer places. Cross y consentit et Waddington se leva et passa du côté dessous le vent, et se tenant au mât souleva la voile pour passer au-dessous, lorsque l'embarcation pencha. Il se tint au mât. Le bateau tourna sens dessus dessous. Les excursionnistes réussirent à se tirer de dessous les manœuvres et se cramponnèrent au fond. Le bateau roulait énormément et les malheureux étaient épuisés dans leurs efforts à se maintenir accrochés à la quille.

A environ un demi mille du pont Victoria, le bateau dérivait dans un endroit, où l'eau était moins profonde, l'ancre se prit au fond et l'embarcation, à raison de la force du courant, fut submergée. Waddington ne pouvait plus se tenir; soit qu'il fut incapable de nager (ses amis disent cependant qu'il était bon nageur), soit qu'il fut complètement épuisé, il jeta un regard d'adieu à ses compagnons et disparut pour ne plus reparaitre. Cet événement sinistre donne sur les nerfs de Cross, qui, si ce n'eût été des efforts d'Arthur qui a, paraît-il, conservé sa force et son sang-froid jusqu'à la fin, aurait immédiatement suivi le malheureux Waddington.

Quelques instants après, cependant, et lorsque les malheureux allaient lâcher prise, le bateau fut délivré de l'ancre qui le retenait et revint à la surface. Les deux individus se cramponnèrent de nouveau à ses flancs. Le bateau passa sous le pont et Cross sentant ses forces s'en aller, fit un appel navrant à Arthur en lui demandant de le sauver. Il y a quelques rapides au-dessous du pont et en cet endroit le bateau se mit à rouler de nouveau. Cross lâcha prise, Arthur essaya de l'empêcher, mais manqua son coup et il vit Cross disparaître à environ une vingtaine de verges de lui. Seul Arthur réussit à se maintenir à flot et à 4 h. p. m. il fut recueilli à peu près sans connaissance vis-à-vis le quai du *Quebec*, par des matelots norvégiens. Il fut immédiatement transporté à terre, puis chez le Dr. Picault et ensuite chez lui.

Arthur fait un récit terrible de la tragédie.

Cross était un jeune marié. Sa femme et son enfant étaient récemment arrivés d'Angleterre.

Waddington avait couru le monde en tous sens et appartenait à une famille riche et ancienne d'Angleterre. Sa famille ressentira cruellement sa perte.

Le matin même, un frère de Roland Arthur, nommé Alfred, aiguilleur sur le Grand-Tronc, avait failli se faire écraser entre deux chars en voulant les accoupler. Il s'en est tiré avec une blessure énorme à la tête. Il est sous les soins du médecin.

## LES RUINES

DE

# MON COUVENT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR

M. LEON BESSY.

(Suite.)

—Bien.

—André est une perle, dit le compagnon du pilote; c'est un chronomètre infallible.

—Holà! André, reprit le pilote; une poignée de main.

—Bonne nuit répondit André.

—Vous ne portez plus l'uniforme, à ce qu'il paraît.

—Vous le voyez, mon ami, du corps de garde à la cuisine il n'y a qu'un pas.

—Avez-vous envie, André, que nous recommencions cette nuit la chasse au fantôme?

—Nous nous sommes trop bien tirés d'affaire; maintenant que le précepteur et l'enfant reposent, si vous n'avez rien autre chose à me commander, je vais profiter de la permission qu'on veut bien m'accorder de dormir deux heures dans ma propre maison.

—Alors je vais en faire autant, dit le pilote en montant la dernière rampe de l'escalier.

LVI

—Laissons-les reposer, dit le pilote au seuil de la porte.

—Je ne veux pas troubler leur sommeil, répondit son compagnon; mais tu sais bien que le seul baiser que je donne chaque jour à mon Henri, c'est quand je le vois endormi. Mon fils est vraiment le plus charmant enfant que je connaisse, et avec cela si éveillé que je ne me sens pas de joie quand je le regarde. Mais je t'avoue que je l'aime aujourd'hui plus que jamais; car mon cœur était navré à la pensée de le laisser ainsi grandir à sa fantaisie, sans lui donner un maître pour lui enseigner au moins son alphabet, et lui apprendre un peu à lire. Nous avons donc enfin un précepteur pour Henri!

—Puisse-tu y tiens, entrions pour lui donner un baiser, mais un seul et allons nous en.

Je vis briller une lumière dans la chambre, et je fermai les yeux, plutôt pour réfléchir sur ma situation que pour n'être pas forcé de répondre, en ce moment, à des questions importunes. L'homme qui parlait ainsi à deux pas de moi était le même que j'avais vu, peu de jours auparavant, plonger son poignard dans le cœur d'un ange. L'assassin du père Joseph me regardait fixement. Et cet assassin était le père du tendre et innocent enfant dont la vie, dont l'avenir et dont l'âme m'étaient confiés, à moi, l'ami intime, le frère, le fils adoptif de la victime qui m'avait entouré d'un si pur et si tendre amour.

Le pilote et son compagnon s'arrêtèrent dans le cabinet où dormait le jeune Henri.